

The background of the cover features a sunset or sunrise scene with a bright sun partially obscured by clouds. In the foreground, the dark silhouettes of several people are visible against the bright sky. The overall mood is somber and mysterious.

LA LISTE

Quatre noms.
Quatre victimes introuvables.
Quel est leur point commun ?

**FLORIAN
DENNISSON**



Né à Annecy en 1981, Florian Dennisson est écrivain et éditeur.

Il quitte les bancs de la fac pour se consacrer à sa première passion : la musique. Depuis lors, il écume les salles de concert de France et de Navarre, jusqu'aux États-Unis, avec pour compagnon fidèle : l'écriture.

Animé par la passion des mots, il touche à tous les genres : paroles de chansons, romans, nouvelles et scénarios, avec toujours une même envie – celle de toucher et de faire frissonner ses lecteurs.

C'est donc assez naturellement qu'il finit par passer de l'autre côté de la barrière pour devenir éditeur, tout en continuant à écrire.

La liste

FLORIAN DENNISSON

La liste



© Florian Dennisson & L'Oiseau Noir, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Lili, où que tu sois,
je sais où tu es*

Chapitre 1

— Je les ai tous tués !

Celui qui venait de prononcer ces mots était mince, et son visage émacié – découpé par des joues creusées et des cernes qui semblaient lui happer toute la face – témoignait d'une mauvaise hygiène de vie.

Le brigadier de garde avait haussé des sourcils broussailleux et avait instinctivement effleuré de la paume son arme de service.

L'inconnu s'enfonça lentement dans la pièce et, à chaque pas, le gendarme serrait un peu plus la crosse de son Sig Sauer.

Les yeux du visiteur étaient injectés de sang et ses habits troués et jaunis lui donnaient des airs de mendiant. Tout l'inverse de sa longue chevelure noire et lisse.

Une odeur âcre fit presque reculer le brigadier lorsque cet étrange individu se retrouva accoudé à l'imposant meuble en bois servant de comptoir d'accueil.

— Je les ai tous tués ! répéta-t-il, plus doucement cette fois.

Le jeune homme en avait déjà vu de toutes les couleurs. Même dans un petit village de Haute-Savoie comme celui de Sillingy, les anecdotes qu'il racontait à ses amis n'avaient rien à envier aux affaires sensibles des quartiers chauds de la banlieue parisienne.

Pourtant, en cette première matinée de printemps, il sut d'instinct que l'histoire qui s'écrivait devant lui allait dépasser toutes les autres.

Il s'agissait de conserver son sang-froid et de se comporter en professionnel.

Il garda sa main droite à proximité de son arme et s'adressa à l'individu d'un ton neutre :

— Monsieur, vous pouvez m'expliquer, s'il vous plaît ?

Les yeux de l'homme se fermèrent lentement, comme pour exprimer un sentiment de soulagement, puis il recommença, presque inaudible :

— Je les ai tous tués...

La phrase avait glissé comme un souffle de mort hors de sa bouche et le brigadier dut réprimer une grimace face à l'haleine putride de son interlocuteur. N'en croyant toujours pas ses oreilles, il se déplaça doucement de côté et fit le tour du comptoir pour venir plus près de lui. Chacun de ses gestes était calculé, millimétré, et il serrait d'une poigne crispée son pistolet, prêt à dégainer en cas de problème.

Mais l'homme semblait exténué, et ses aveux sonnaient comme une ultime confession de ses péchés avant son dernier souffle.

— Je vais m'approcher de vous, relança le gendarme posément, et vous allez devoir me présenter vos mains, simple question de protocole.

À peine eut-il terminé sa phrase que l'inconnu, docile et calme, tendit les bras et avança ses poignets vers lui.

La scène devenait de plus en plus incongrue.

Le brigadier plongea une nouvelle fois son regard dans celui de l'étrange individu et se figura qu'il s'agissait d'un drogué. Il avait tout de l'héroïnomane en pleine montée qui aurait ajouté à sa dose quotidienne quelques psychotropes aux vertus hallucinogènes.

Lorsque les mains de l'homme furent sécurisées dans son dos, il lui enjoignit de le suivre.

Le curieux duo entra dans une pièce exiguë aux murs tapissés de photos et de papiers griffonnés. Un autre gendarme siégeait derrière un poste de travail croulant sous des monticules de dossiers ; celui-ci leva la tête à leur passage. L'air blasé, il ne s'autorisa qu'un bref haussement de sourcils pour tout signe de communication.

Ce n'est que lorsque l'inconnu fut assis devant le bureau d'à côté et que son collègue commença son interrogatoire qu'il daigna porter un peu d'intérêt à l'affaire. Il pivota vers eux dans un grincement de chaise.

— Expliquez-moi. Qui avez-vous tué, monsieur ?

L'homme baissa le visage et la lumière crue des néons creusa ses traits, le faisant paraître menaçant. Il inspira par saccades et répéta à bas volume :

— Je les ai *tous* tués.

— OK, reprit le brigadier, mais qui ? Vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour rien, hein ? Alors, racontez-moi.

Un silence pesant emplit la pièce.

Les paupières de l'inconnu se fermèrent lentement et il lâcha quelques murmures, tête baissée.

Toujours cette même phrase dont il n'avait pas changé un mot depuis son arrivée.

Le gendarme se tourna furtivement vers son collègue, qui articula un « *junkie* » muet, du bout des lèvres. Il laissa quelques secondes s'égrainer et poursuivit sur un ton qu'il voulut bienveillant :

— Prenez votre temps, mais il faut que vous m'expliquiez.

L'homme releva le visage, ses pupilles s'étrécirent et son regard se porta sur un bloc-notes trônant au-dessus du désordre du bureau.

Il désigna un stylo d'un bref coup de menton et le gendarme comprit enfin.

— Vous préférez écrire ? Vous êtes droitier ?

Il acquiesça d'un hochement de tête lent.

Jugeant l'inconnu calme et coopératif, le brigadier consentit à libérer sa main pour qu'il puisse utiliser le stylo.

Son écriture était erratique et tremblante et, lorsqu'il termina, il fit glisser la feuille de papier vers le gendarme.

Sur celle-ci apparurent quatre noms et prénoms. Une liste. Une liste de quatre individus.

— Ce sont les personnes que vous avez tuées, monsieur ? demanda le brigadier sur un ton grave.

Nouveau silence.

— Je les ai tous tués, ressassa l'homme étrange, une larme perlant au coin de l'œil.

Chapitre 2

Avant même que son réveil ne sonne, une bonne demi-douzaine de félins – aux tailles et aux pelages variés – bondirent sur le lit de Maxime Monceau, exprimant leur envie d'un bon repas par des miaulements et des ronronnements amicaux. L'un d'eux, un chat roux à la fourrure hirsute, s'approcha de son visage et entreprit de le lécher de sa langue râpeuse.

La sensation désagréable fit grimacer Maxime et il se redressa, provoquant le sursaut apeuré d'une chatte noire au corps gracile et élancé.

— C'est bon, c'est bon, vous allez manger.

Pour toute réponse, des « miaous » aigus fusèrent dans toute la pièce.

Maxime s'extirpa de son lit et emprunta un étroit escalier en bois pour se rendre à l'étage inférieur. La horde de félidés le suivait à la trace, et lorsqu'il ouvrit un placard pour se saisir d'un gros sac de croquettes, deux chats firent un bond sur le plan de travail de la cuisine. Il distribua les rations du jour, en parts à peu près égales, dans des bols et des écuelles aux formes et aux

dimensions hétéroclites, puis il les disposa en ligne sur le sol.

Un léger rictus déforma subrepticement le coin de sa bouche alors qu'il observait cet essaim de greffiers – dont il ne connaissait, pour la plupart, pas les noms –, se bâfrer bruyamment.

Il préférait de loin la compagnie des animaux à celle des hommes et jugeait l'ingratitude dont on affuble – à tort selon lui – les chats au moins équivalente à celle de ses homologues humains.

Maxime remonta au pas de course dans sa chambre et alla jusqu'au fond de la pièce, vers une sorte de meurtrière qui offrait une vue imprenable sur le lac d'Annecy. Presque collée au carreau, une lunette astronomique se tenait là, solidement fixée sur un trépied.

Un observateur aguerri aurait pu remarquer que l'angle incongru dans lequel elle était orientée ne lui permettait pas de regarder le ciel et encore moins les étoiles.

Maxime s'en approcha et pressa son œil pendant quelques secondes dans le viseur. Une furtive grimace de dégoût passa sur son visage comme un nuage sombre poussé par la tempête, puis il releva la tête et se dirigea vers la salle de bains.

Après avoir avalé un rapide petit déjeuner, il consacra quelques minutes à caresser les quelques chats qui n'avaient pas encore déserté son appartement, avant d'enfin se décider à sortir de chez lui.

Une vague de froid s'était abattue sur la France – et plus particulièrement sur la région –, et ce

premier jour de printemps avait des airs de début d'hiver. Seuls les gazouillis des merles noirs et autres grives pouvaient permettre d'identifier la saison.

Les pas de Maxime crissèrent sur les graviers à mesure qu'il avançait vers sa voiture, quand il entendit soudain une voix s'élever non loin derrière lui :

— C'est aujourd'hui que vous reprenez le boulot ?

Une petite vieille au visage fripé et aux cheveux gris-bleu se tenait sur son perron, arc-boutée au-dessus d'une canne solidement ancrée dans le sol. Elle portait un tablier vert d'un autre temps, et sa posture la faisait paraître plus vulnérable qu'elle ne l'était en réalité. Lorsqu'elle ouvrait la bouche, tous les doutes sur son apparente fragilité se dissipaient en un instant.

Maxime se retourna. Il aurait voulu sourire, mais le nœud qui serrait ses entrailles depuis qu'il s'était réveillé plus tôt ce matin l'en empêcha.

— Désolé pour le retard, dit-il, mais ne vous inquiétez pas, je vous ai viré le loyer hier.

— C'est pas ce que je vous ai demandé, répondit-elle dans un léger grognement.

Il fit du mieux qu'il put pour rendre son visage affable.

— Ma foi, oui, je reprends le travail aujourd'hui.

— Vous m'abandonnez, alors ? C'est bien les hommes, ça ! Je m'étais habituée à votre présence depuis toutes ces semaines.

— Il faut bien que je puisse payer le loyer.

— Pas bête, rétorqua-t-elle.

Maxime lui adressa un signe de la main et entreprit de faire demi-tour lorsqu'elle le relança :

— Au fait, votre petit pote est revenu, et il a failli me casser un carreau à force de taper avec son bec !

— Le corbeau ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Corbeau, corneille, j'en sais rien ! Mais si vous vous mettez à prendre soin de tous les animaux des alentours, ça va devenir un vrai zoo ici ! Déjà qu'avec tous ces chats...

Il fut soulagé de comprendre que l'oiseau, dont il s'était acharné à soigner les deux ailes contre les indications même des vétérinaires, était de nouveau capable de voler. Pendant près d'un mois, il s'était occupé de ce corbeau, l'avait nourri, avait pansé ses blessures et changé ses bandages quotidiennement pour qu'un beau matin, il disparaisse sans laisser de traces. Il s'était figuré qu'une excursion à l'extérieur avait eu raison de lui ou qu'il s'était fait prendre par un rapace. Mais voilà que deux semaines plus tard, son volatile de patient revenait réclamer à manger.

— Il est toujours là ? s'enquit Maxime en mettant l'accent sur le dernier mot à l'aide d'un index pointé vers le sol.

— Oh non ! Je suis sortie et, dès que j'ai levé ma canne, votre petit pote s'est tiré vite fait bien fait.

Elle rejouait la scène devant Maxime, mais celui-ci n'était pas dupe. Les propos de la vieille logeuse avaient été contredits par un réflexe

involontaire de son visage, dont il identifia immédiatement la signification.

En tant que synergologue fraîchement diplômé, Maxime était passé expert dans l'art de déchiffrer le langage non verbal. Un haussement du sourcil droit indiquait que la personne qui parlait était en désaccord avec son discours. Même si elle avait exprimé verbalement son inimitié à l'encontre du corbeau, le tic facial contrôlé par son subconscient prouvait à Maxime qu'elle ne détestait pas l'oiseau tant que ça. Son aversion pour lui devait plus tenir aux croyances populaires de la région – qui attribuaient au volatile une aura de mauvais augure – que d'une véritable antipathie.

— Bonne journée, conclut finalement Maxime en reprenant le chemin vers sa voiture.

Une fois dans l'habitacle, la boule dans son estomac se fit plus gênante, et il s'autorisa à faire une pause pour respirer profondément avant de démarrer.

Un paysage verdoyant composé d'arbres en fleurs et de champs d'herbes hautes défilait devant son pare-brise tandis que, dans ses rétroviseurs, se dessinaient les contours saillants des montagnes au loin. Un décor bucolique et apaisant qui ne réussissait pourtant pas à calmer l'angoisse provoquée par son retour à la brigade de gendarmerie.

Soixante-trois jours et deux heures. Maxime avait précisément compté le temps qui s'était écoulé depuis son départ, comme un prisonnier qui grave les murs de sa cellule pour ne pas oublier.

Officiellement, il s'agissait d'une mise au vert après un burn-out, mais lui et son supérieur de l'époque savaient que c'était là plus une mise à pied qu'une courte convalescence. En dehors de Maxime, le capitaine Saget et l'adjudante Emma Leroy étaient d'ailleurs les deux seules personnes à connaître les véritables raisons de cette pause forcée.

Le long d'une grande avenue qui menait tout droit au centre-ville, la compagnie de gendarmerie d'Annecy s'étirait sur près de quatre cents mètres et hébergeait pas loin de deux cents foyers. Elle avait reçu un récent lifting, et les façades des bâtiments avaient été repeintes dans des tons plus actuels que les précédents, qui dataient des années soixante-dix.

Ce rafraîchissement visuel bienvenu rendait la caserne plus avenante et gommait quelque peu son austérité ; mais, malgré les efforts entrepris, l'appréhension de Maxime ne diminuait pas.

Il voulut se garer à sa place habituelle et remarqua avec amertume qu'un autre véhicule l'occupait déjà. Il fit un nouveau tour du parking et repassa devant la brigade, dont les grandes baies vitrées lui laissaient entrevoir l'activité qui se déroulait à l'intérieur. Les battements de son cœur s'accéléchèrent et, lorsqu'il immobilisa sa voiture, il ferma les yeux et commença des exercices de respiration. La légère crise d'angoisse se dissipa rapidement et il se décida enfin à sortir de l'habitable.

La veille, la psychiatre – qu'il avait dû consulter à raison d'une fois par semaine pendant tout le temps de son arrêt de travail – lui avait donné le feu vert pour reprendre du service. Elle lui

avait également prescrit des anxiolytiques dès les premières visites, qu'il s'était refusé à utiliser jusqu'à quelques jours avant son come-back, quand le stress de revenir à la brigade était devenu de plus en plus gênant.

En montant la volée de marches qui donnait accès à l'entrée principale de la gendarmerie, Maxime se demanda soudain si ses collègues avaient été prévenus de son retour. Cette pensée provoqua une nouvelle secousse dans son estomac, l'obligeant à ralentir sa progression et à prendre une grande inspiration par le nez avant de pousser la lourde porte vitrée.

À l'accueil, un brigadier leva les yeux et, dès lors qu'il reconnut l'adjudant Monceau, afficha une mine réjouie. *Sa face présentait toutes les caractéristiques de la sincérité*, analysa-t-il.

Une jeune femme à la chevelure auburn montée en tresse passa rapidement devant lui, puis se retourna brusquement. Son regard bleu azur s'illumina et un grand sourire lui barra le visage, rehaussant la nuée de taches de rousseur qui perlaient sur ses pommettes.

L'adjudante Emma Leroy ignora le protocole et se jeta au cou de Maxime.

Peu habitué aux gestes d'affection, il demeura raide et immobile, ne sachant que faire de ses bras. L'accolade ne dura heureusement que quelques secondes et Emma se ressaisit. Elle remplaça une mèche de cheveux derrière son oreille et déclara :

— Enfin de retour, mon adjudant ?

Elle ne l'avait jamais vraiment appelé comme ça ; peut-être les premiers jours où ils s'étaient

connus, mais, en dehors des cérémonies officielles et quelques circonstances bien spécifiques, personne dans la brigade ne s'appelait par son grade. Il prit ça pour une tentative de détendre l'atmosphère. Cela ne marcha pas, mais il salua l'effort et offrit à sa collègue une froide tape sur l'épaule.

— On a prévu un petit quelque chose, viens, dit-elle en lui faisant signe de la suivre.

Ils passèrent devant le vaste open space – qui était le cœur névralgique des enquêtes de la brigade de recherches – et Emma adressa de grands gestes à l'assemblée.

Maxime reconnut presque tout le monde.

Au loin, derrière ce qui avait toujours été son bureau depuis sa mutation à la compagnie d'Annecy, un blond élancé aux traits anguleux et au corps athlétique se dressa, le fixant du regard comme un loup jaugeant un nouvel arrivant dans la meute.

Emma fit les présentations :

— Maxime, voici l'adjudant-chef Boris Pavlowski : c'est lui qui a comblé le vide que tu as laissé à ton départ.

Elle lui lança un clin d'œil et Maxime tendit la main vers son supérieur.

Boris avait rapporté les effluves de musc de son après-rasage, et son collègue put déceler dans ce mélange d'odeurs capiteuses celle de son parfum et de son déodorant.

Un homme qui se parfume trop a peur de la mort, se dit-il.

Il en eut presque le tournis, mais fit bonne figure devant le colosse et lui adressa un sourire qu'il voulut le plus affable possible.

Comme prévu, la poigne de Boris s'était avérée bien trop forte et, quand il parla au nouvel arrivant pour lui glisser un petit mot de bienvenue, il se racla la pomme d'Adam, ce que le synergologue chevronné analysa aisément. Par ce geste réflexe, l'adjutant-chef marquait sa supériorité.

Message reçu.

Après des salutations chaleureuses et amicales qui mirent Maxime un peu plus à l'aise, tout le monde se dirigea vers la salle de détente. Lorsque la porte s'ouvrit, il comprit enfin pourquoi.

Des bouteilles de soda et des amuse-gueules étaient disposés sur une table au fond de la pièce, et une banderole de tissu arborait en lettres rouges les mots « Bon retour ».

Le B semblait avoir été barré d'un petit trait oblique, comme une rature, ce qui ne manqua pas de l'interpeller.

Emma remarqua immédiatement dans le regard de son collègue qu'il s'était aperçu de l'erreur et fit un pas vers lui, lui glissant à l'oreille :

— J'allais écrire « *Welcome back* », mais on m'a fait comprendre qu'on n'était pas dans une de tes séries américaines.

Il esquissa un discret sourire. Finalement, il commençait à se détendre.

Alors que le maréchal des logis-chef Bouabid s'était approché du buffet et avait entamé un plateau de petits fours, la belle rousse accourut et s'exclama :

— Hé ! Pas touche ! Ceux-là sont pour Maxime ! Ce sont les végétaliens !

— Justement, au moins, je sais qu'il n'y a pas de porc dedans ! dit Ahmed la bouche pleine.

Maxime apprécia l'attention de sa consœur et sourit intérieurement. Il avait toujours fallu qu'il se batte pour faire intégrer son régime alimentaire spécifique à ses collègues de la brigade. Pas de viande, pas de poisson, pas d'œufs ni de lait, ni tout ce qui était, en règle générale, d'origine animale. La raison pour laquelle il ne mangeait ni steaks ni omelettes et autres sushis avait réussi à faire son petit bonhomme de chemin dans l'esprit même des plus sceptiques ; mais pour ce qui concernait les produits laitiers et, pire, le miel ou les fruits de mer, les railleries et les commentaires béotiens refaisaient surface rapidement. Son éthique de vie était pourtant simple : il ne supportait pas l'idée de faire souffrir un quelconque être du monde animal pour son propre plaisir gustatif.

Les ansiolytiques qu'il avait avalés ce matin avaient asséché sa bouche, et il se réjouit de pouvoir boire un grand verre d'eau pétillante avant qu'il ne soit assailli de questions et qu'il soit contraint de livrer des explications.

Mais Maxime eut à peine le temps de finir sa première gorgée qu'une voix – qu'il aurait reconnue entre mille – éclata dans la pièce, lui procurant un léger frisson désagréable.

— Désolée de couper court à votre petite sauterie, mais on a un transfert de garde à vue dans quelques minutes, et l'affaire est plutôt grave. Briefing pour tout le monde dans la grande salle immédiatement ! déclara d'un ton autoritaire la patronne de la brigade.

La lieutenant Assia Larcher, nouvellement aux commandes de la BR¹ d'Annecy, avait fait irruption dans la pièce et fusillé Maxime du regard, avant d'en sortir aussi brusquement qu'elle y était entrée.

Il lui sembla que son cœur venait de rater un battement alors qu'un long frisson lui parcourait l'échine. Le nœud qui serrait son estomac depuis qu'on lui avait annoncé la date de son retour dévoilait enfin sa véritable origine.

Le prédécesseur de Larcher, Henri Saget, avait fait mettre en place – après un séjour auprès de la police suédoise – une nouvelle façon de travailler. Les cloisons avaient été abattues et les bureaux réunis dans une seule et même grande pièce, afin de créer des synergies et des opportunités dans les enquêtes de la brigade de recherches. Aujourd'hui, les open spaces sont monnaie courante dans le monde entier, mais dans les années quatre-vingt, et qui plus est au sein d'une vieille dame rigoriste comme la gendarmerie nationale, l'initiative était plutôt novatrice – ou conférait de l'hérésie, c'était selon.

C'est pourtant l'émulation générée par cette promiscuité qui avait permis la résolution d'affaires aussi célèbres que complexes, comme celle de Roberto Succo à l'époque, ou celle de la tuerie du chalet des Flactif plus récemment.

En entrant dans la pièce, Maxime comprit qu'on avait donné son bureau à l'adjudant-chef

1. Brigade de recherches.

Boris Pavlowski et qu'il lui avait visiblement succédé dans le binôme qu'il constituait habituellement avec Emma.

Un seul poste semblait vacant, et il ne mit pas longtemps à réaliser qu'il contemplait là son nouvel espace de travail.

Assia Larcher ne prit pas la peine d'attendre qu'il soit assis pour commencer son discours :

— Il y a quelques heures, un individu s'est présenté à la gendarmerie de Sillingy en stipulant qu'il avait tué plusieurs personnes. Il a refusé de décliner son identité, mais a produit une liste de quatre noms qui, d'après les brigadiers qui l'ont entendu, constitueraient ses quatre victimes. Ses empreintes ont été passées au FAED¹ sans résultat et, mis à part un ticket de bus et une sorte de carte de visite, la fouille n'a rien donné. Le substitut du procureur a ordonné le transfert de GAV² et nous allons le recevoir d'ici quelques minutes. Nous n'avons pour l'instant aucun élément nous permettant d'établir la véracité des faits énoncés, mais, vu leur gravité, le parquet va rapidement nommer un juge d'instruction.

Elle fit une pause et toisa l'assemblée plongée dans un silence discipliné, évitant soigneusement de croiser le regard de Maxime.

Lui ne put s'empêcher de l'observer dans les moindres détails. Sa peau avait la couleur délicieuse du caramel, et la forme délicate de son visage adoucissait cet air sévère que lui

1. Fichier Automatisé des Empreintes Digitales.

2. Garde à vue.

conféraient ses grands cheveux noirs lissés et tirés en arrière dans une queue-de-cheval impeccable. De là où elle se tenait, ses longues jambes discrètement moulées par un pantalon de tailleur ajusté la faisaient paraître immense. Nul doute qu'elle avait dû faire des émules parmi la gent masculine hétérosexuelle quand elle avait débarqué à la brigade. Pourtant, Maxime étudiait les réactions de l'auditoire et chacun restait impassible, comme absorbé par le discours. *Assia a bien assis son autorité pendant ces deux mois*, en conclut-il.

— Bouabid et de Almeida, vous serez assistés par Gora ; vous vous chargerez des premiers éléments. Lancez des réquisitions¹. Leroy et Pavlowski, vous prendrez le relais sur le terrain. On a une visio² avec le substitut du procureur dans à peine une heure : tâchons de glaner tout ce qu'on peut d'ici là.

Elle tourna les talons et disparut dans le couloir menant à son bureau.

Une légère sensation de malaise s'était soudain installée parmi les gendarmes dans l'open space. Personne n'avait rien dit, mais le silence parlait parfois plus que les mots. La lieutenant Larcher n'avait affecté Maxime à aucune mission, et le fait n'avait échappé à personne. Est-ce qu'elle estimait que, au vu des motifs de sa convalescence, il était encore trop tôt pour le mettre sur une affaire aussi grave ? Ou était-ce

1. Réquisitions.

2. Visioconférence.

tout simplement la manifestation d'une vendetta plus personnelle ?

La voix familière d'Emma coupa court au flot de ses pensées :

— Désolé pour ta petite « fête de retour », dit-elle en accompagnant sa phrase de guillemets avec ses doigts.

— T'inquiète.

— Toujours aussi bavard à ce que je vois : ton congé t'a fait du bien !

En d'autres circonstances, il aurait volontiers esquissé un léger sourire, mais toute la bonne volonté que son amie mettait dans ses propos pour le détendre n'y faisait rien : la boule dans son ventre se transformait peu à peu en nœud de colère.

Emma posa une main amicale sur son épaule et relança :

— J'ai une affaire de vol de scooters qui me file des boutons depuis des semaines. Je te la refourgue si toi et tes dons de mentaliste voulez bien y jeter un œil ?

Elle l'avait toujours taquiné au sujet de son obsession pour la synergologie et l'art de déchiffrer le langage non verbal. Pour elle, comme pour la majorité de la BR, rien ne valait des aveux ou de bonnes vieilles preuves irréfutables. Elle ne jurait que par les traces ADN et les informations révélées par la téléphonie mobile. Maxime ne pouvait qu'approuver l'avènement de ces nouvelles technologies, mais, pour lui, l'homme restait un animal complexe qui nécessitait l'expertise de ses semblables. Aucun ordinateur digne de ce nom ne pouvait sonder l'âme tout autant qu'un être humain qui a appris les

techniques adéquates. La synergologie et l'étude de la communication dite non verbale représentaient pour lui une arme aussi puissante que toute une équipe de police scientifique.

Puisqu'il ne répondait pas ni ne montrait une quelconque réaction, elle insista :

— Ça te botte pas ? Tu sais...

— Emma ! coupa Boris Pavlowski de sa voix de stentor depuis le fond de la pièce. On s'y met, s'il te plaît ?

La jeune femme se raidit et son visage changea d'expression. Elle soupira discrètement et fit demi-tour pour se diriger vers son poste de travail.

Fouillant nerveusement son nouveau bureau des yeux, Maxime tendit un bras et agrippa le poignet d'Emma avant qu'elle ne s'éloigne.

— Vérifie si, par hasard, Pavlowski n'a pas mon Rubik's Cube dans ses tiroirs, tu veux bien ? lui demanda-t-il en chuchotant presque.

Elle acquiesça d'un hochement de tête indifférent et continua sa progression.

Le vaste open space recevait la lumière froide des néons au plafond et celle de l'extérieur, imprévisible et changeante, par de larges baies vitrées. Maxime aimait perdre son regard dans les feuillages des grands platanes qui bordaient l'avenue de la Plaine, ou dans les nuages qui semblaient s'accrocher aux cimes des montagnes au loin, comme des naufragés en pleine dérive. En ce premier jour de printemps, les températures battaient des records en dessous des normales saisonnières, et les sommets s'étaient vêtus d'un

tapis neigeux qui alimentait les plaisanteries douteuses et archaïques des climatosceptiques. L'Homme avait détraqué son environnement, mais le spectacle n'en restait pas moins magnifique aux yeux du jeune adjudant.

Soudain, son champ de vision fut obstrué par une fourgonnette aux couleurs de la gendarmerie, qui entra dans le parking et roulait vers leur bâtiment.

Deux brigadiers s'en extirpèrent et firent le tour du véhicule jusqu'aux portes arrière. Ils aidèrent à descendre un grand type d'allure sale et négligée, qui avait l'air de n'avoir pas dormi depuis plusieurs jours. Son aspect général avait tout de celui d'un sans-abri, mais quelque chose dénotait dans ce portrait malpropre : l'homme était rasé de frais.

Très vite, la lieutenant Assia Larcher les rejoignit. Le synergologue fixa son regard sur leurs visages, et tenta de lire sur leurs lèvres afin de déchiffrer à distance tous les détails de leur conversation.

Il ne tira pas grand-chose des mimiques faciales et gestuelles du groupe de gendarmes, mais, lorsque son analyse se porta sur le gardé à vue, il comprit aisément à ses coups d'œil furtifs alentour qu'il craignait quelque chose. Il se tenait voûté, et le moindre grondement de moteur provenant de l'avenue quelques mètres plus loin le faisait sursauter. Ses yeux exorbités avaient leurs pupilles dilatées au maximum. Maxime en était certain, ce type avait peur.

Chapitre 3

L'homme fut placé dans le « frigo », la cellule la plus étrange et tristement célèbre parmi l'effectif de la brigade de recherches. Situé au bout d'un long couloir mal éclairé, le frigo affichait des températures anormalement basses, et ses quatre murs en béton suintaient l'humidité. Maintes légendes circulaient à propos des raisons pour lesquelles il y faisait si froid. Pour les plus sensés, il s'agissait d'une microfuite provenant d'un vieux tuyau de canalisation emmuré dans les parois qui, avec les années, avait gorgé les cloisons d'eau et rendu la pièce impossible à chauffer. Pour d'autres, moins cartésiens, la réputation funeste de cette geôle venait d'un gardé à vue qui s'y était donné la mort, son fantôme hantant toujours les lieux.

La vérité devait se situer quelque part entre les deux, mais les différents chefs qui se sont succédé n'ont jamais daigné entreprendre les vérifications et les travaux qui s'imposaient. Finalement, cette cellule leur était pratique, et peu nombreux étaient les coupables qui n'avaient

pas craqué après deux jours passés à claquer des dents.

Si le nouvel arrivant était récalcitrant à livrer son identité, il y avait fort à parier que le frigo viendrait à bout de son silence.

Les maigres indices dans cette affaire particulière avaient été répartis entre les deux groupes d'enquête, et Bouabid, de Almeida et Gora travaillaient déjà sur la liste manuscrite. Quatre noms et prénoms, quatre victimes potentielles. Les trois gendarmes savaient qu'il fallait agir vite.

Yoni Previc
Jennie Grosche-Steiner
Charle Gommerlin
Colin Vassard

Les trois hommes firent des copies de la liste et se répartirent les réquisitions. Ahmed, le plus gradé, allait lancer des recherches sur Colin Vassard et Jennie Grosche-Steiner, tandis que de Almeida et Patrick s'occuperaient respectivement de Charle Gommerlin et Yoni Previc.

Boris et Emma, constituant le groupe A, décidèrent de laisser leur inconnu au frais quelque temps avant de réaliser leur premier

interrogatoire. Pour l'heure, leurs efforts se concentraient sur le ticket issu de la fouille.

La jeune femme consulta les lignes qui desservait des arrêts à proximité de la brigade de Sillingy, là où s'était présenté l'homme, et n'en trouva qu'une seule. Dans les zones rurales autour d'Annecy, la fréquence de passage des transports en commun était beaucoup moins élevée qu'en centre-ville et, si leur suspect s'était rendu sur les lieux à 8 h 12, c'est qu'il avait pris le bus numéro 33 et en était descendu à 8 h 08.

Elle releva le buste et s'adressa au groupe B à travers la pièce :

— Les gars, j'ai un truc pour vous ! Notre type a sûrement voyagé dans le 33 en direction de La Balme-de-Sillingy. C'est celui qui est parti de Meythet à 7 h 38 : je vous laisse gérer la compagnie de bus pour contacter le chauffeur qui travaillait sur cette tournée ?

De Almeida venait de griffonner quelques notes sur un calepin et tous répondirent un « OK » tonitruant à l'unisson.

Emma pivota sur sa chaise et vit Boris qui observait le seul autre élément qu'on avait trouvé dans les poches de l'inconnu. Un simple rectangle de papier cartonné blanc, au format d'une carte de visite, affublé d'un logo imprimé en noir : la lettre G en caractère gras, au centre d'un triangle isocèle aux côtés fins. Il brandit la carte vers sa coéquipière et haussa les épaules en silence. En réponse, elle secoua la tête négativement. À première vue, personne ne semblait reconnaître le pictogramme.

Depuis son bureau, Maxime voyait ses collègues s'affairer autour de lui et se sentit aussi inutile qu'un observateur qui scrute l'activité d'une fourmilière. Ayant la sensation d'être isolé, ses pensées se focalisèrent sur son ancien patron, le capitaine Henri Saget. Avec lui, rien de tout cela ne serait jamais arrivé ; jamais il n'aurait exclu un homme de la BR d'une enquête criminelle et, qui plus est, pour un possible quadruple homicide. Mais Assia Larcher, qui lui succéda le lendemain du jour où Maxime fut mis en congé, avait sûrement ses raisons.

À un moment ou à un autre, je vais bien devoir affronter son regard, pensa-t-il furtivement.

Il détailla son bureau, et les piles de dossiers qui s'entassaient devant lui ajoutèrent un goût d'amertume à cette reprise. Ses mains commencèrent à trembler et il regretta de ne pas avoir retrouvé son Rubik's Cube, car celui-ci s'avérait un remède plutôt efficace contre ses petites bouffées d'anxiété. Durant ces soixante-trois derniers jours et deux heures où il avait été contraint de mettre son rôle de gendarme entre parenthèses, son casse-tête coloré n'aurait cependant pas suffi.

Il tenta d'oublier la béquille chimique que lui apportaient les anxiolytiques et il se concentra sur sa respiration et sur la sensation de froid dans ses parois nasales. À chaque inspiration, les vagues d'angoisse se dissipaient peu à peu. Il avait volontairement laissé sa boîte de calmants dans sa voiture et se refusait catégoriquement à en prendre en public, même en cas de bouffée de stress insurmontable.

— Je pense que notre type est à point, tu crois pas, Pavlowski ? lança Emma de but en blanc.

Derrière son écran, Boris releva la tête et acquiesça.

Les deux gendarmes quittèrent leur poste de concert et disparurent de l'open space.

Le frigo avait bien joué son rôle. Lorsqu'ils arrivèrent au niveau de la cellule, l'inconnu était recroquevillé en position fœtale et tremblait de tous ses membres. À la différence des gardés à vue qui avaient déjà expérimenté cette geôle particulière, il ne hurla pas son souhait qu'on lui fournisse une couverture ou qu'on le sorte de là. Il se contenta de rester immobile et ne leva même pas les yeux quand Pavlowski entra dans la pièce.

L'adjudant-chef le souleva d'un geste viril, et l'homme baissa le regard vers le sol en répétant sa litanie :

— Je les ai tous tués, je les ai tous tués !

— OK, OK, vous allez nous parler de tout ça, justement, répondit le grand blond.

Le suspect n'opposa aucune résistance et se laissa passer les menottes, puis conduire dans une des salles réservées aux interrogatoires.

Une fois installée, Emma se positionna en face de lui et le scruta longuement. Son coéquipier, quant à lui, s'affairait déjà sur le logiciel qui permet de filmer l'entrevue et de l'enregistrer.

Elle brandit une copie de la liste de noms et la fit glisser sur le bureau, juste sous les yeux de leur homme.

— Ces personnes, là, indiqua-t-elle en posant un index sur la feuille, c'est toi qui les as tuées, c'est ça ?

— Attends ! lâcha Boris sur un ton presque agressif.

Emma écarquilla les yeux de stupeur et se tourna vers lui.

— Il faut d'abord qu'on vérifie que la webcam fonctionne, poursuivit-il, adoucissant sa voix.

— Mais oui, ça marche ! Allez, on commence, répondit-elle, impatiente.

Boris cessa de manipuler l'ordinateur et son visage prit un air grave.

— Emma, c'est important. S'il y a un bug avec l'enregistrement, tu sais très bien que l'interrogatoire n'aura plus aucune valeur. Ça m'est déjà arrivé, OK, et je ne veux pas que ça se reproduise.

La jeune femme considéra un instant les propos de son collègue et ferma les yeux. Il comprit alors qu'elle l'approuvait et se remit à ses essais.

Au bout de quelques secondes de tests, il donna le feu vert d'un hochement de tête.

La jeune femme soupira, puis reprit :

— Les noms que tu as écrits, ce sont tes victimes, c'est ça ?

L'inconnu regardait dans le vide, ses yeux frétilaient, comme parcourus par des milliers de petites décharges électriques. Dès qu'un bruit plus fort que les autres se faisait entendre, il sursautait et se retournait lentement comme s'il craignait qu'on ne l'attaquât par derrière.

— Tu étais seul quand tu as fait... ça ? enchérit-elle.

Un murmure, cette maudite phrase en boucle.

— De quelle façon tu t'y es pris ? Tu les as tous tués comment ?

— Tu sais très bien que si le gars fait des délires paranoïaques, il va s'en prendre à quelqu'un un jour, c'est sûr. La question est quand ?

— Pas de procès d'intention, Emma. Cornuz est un innocent, sa place est en liberté.

Elle se redressa et grimaça en direction de Maxime.

— Mesdames et messieurs, notez bien les paroles de l'adjudant Monceau, parce que c'est une première ! lança-t-elle en ponctuant sa phrase d'un rire moqueur qui réussit à le faire sourire.

— Tiens, en parlant de ça, reprit-elle, tu te souviens, ton concierge lubrique, là ? Je crois bien que les flics ont fait une perquise chez lui et ont retrouvé des vidéos à caractère pédophile sur son ordinateur.

Soudain captivé, Maxime se redressa et approcha son visage de celui de sa collègue. Il affichait un air des plus sérieux.

— Comment ça, tu crois ?

— J'ai vu passer ça dans le journal, c'est la police qui s'en est chargé ; mais j'ai reconnu l'immeuble art déco du centre-ville sur la photo de l'article. Le Maupassant ou un truc dans le genre ?

— Le Rousseau, corrigea-t-il.

— Voilà, c'est ça ! C'est bien le concierge du Rousseau qui s'est choper.

Il baissa les paupières quelques instants et reprit une position confortable sur son siège. Emma aurait juré qu'il arborait une mine satisfaite.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et soupira.

— C'est bon, on a compris ! s'offusqua-t-elle avec amusement. Tu sais, moi aussi je dois voir quelqu'un, si tu me le demandes. Je termine mon cocktail et je te laisse tranquille avec ton mystérieux rendez-vous.

Quelques minutes s'écoulèrent : Emma vida bruyamment son verre, se leva et déposa une bise amicale sur le front de Maxime.

— J'espère qu'on se verra avant, mais sinon, à bientôt à la BR, Max.

— À très vite ma rouquine, lui répondit-il, jovial.

Elle s'éloigna et disparut au milieu des tables et des parasols de la terrasse. Lorsqu'elle atteignit sa voiture sur le petit parking, elle remarqua un véhicule familial qui franchissait la barrière et se gara sur une des places, au fond.

Désireuse de confirmer son pressentiment, elle s'engouffra dans l'habitacle et continua d'espionner la scène à travers le verre sombre de ses grosses lunettes.

La lieutenant Assia Larcher, radieuse et sexy – et dont le déhanché ne la laissa pas indifférente – se dirigeait vers la terrasse qu'Emma venait juste de quitter. Mue par la curiosité, elle ne put s'empêcher de tendre le cou au-dessus de sa portière pour observer sa patronne.

Lorsque la grande brune à la peau mate arriva à proximité de la table de Maxime, celui-ci se leva, esquissa un véritable sourire et l'embrassa à pleine bouche comme si le monde autour d'eux n'avait plus aucune importance.

FIN